

Ici recommence l'Amérique

**Conseils de James Baldwin
à suivre d'urgence**

Eddie S. Glaude Jr.

Ici recommence l'Amérique

Conseils de James Baldwin à suivre d'urgence

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Hélène Cohen et Élisabeth Sancey

Les Éditions du
PORTRAIT

Retrouvez l'ensemble des parutions des Éditions du Portrait sur :
leseditionsduportrait.fr

Ouvrage publié sous la direction de Rachèle Bevilacqua

Édition originale

*Begin Again: James Baldwin's America and Its Urgent Lessons
for Our Own* chez Crown New York

Copyright © 2020 by Eddie S. Glaude Jr. All rights reserved

Copyright © 2021 Les Éditions du Portrait pour la traduction française
ISBN 978237 120 03 33

Note de l'éditrice

Les Éditions du Portrait ont, depuis 2018, publié uniquement des textes américains. Dans cette langue, le mot « race » appartient au vocabulaire courant. Or ce terme est, en France, depuis la fin de la seconde guerre mondiale, le plus souvent utilisé par des personnes racistes qui opèrent une distinction biologique entre les personnes. Il convenait donc d'écrire une note sur ce que ce mot recouvre outre-Atlantique. Cette note, qui apparaît dans tous nos ouvrages, indiquait qu'il permet aux sciences sociales américaines de prendre en compte la spécificité des expériences vécues par les Afro-Américains. Le mot « race » est ici entendu comme construction sociale¹.

Pourtant, le choix de ce terme ne cesse d'interroger car son utilisation a aussi permis d'inférioriser des populations afin de les réduire en esclavage et parfois même de les exterminer. Ainsi, y recourir pour montrer que la couleur de peau est un critère pour expliquer une discrimination sociale semblait contre-intuitif et risquait d'être contre-productif. Aujourd'hui, des intellectuels américains questionnent la pertinence du mot « race » comme outil de lutte contre le racisme. Les Français, influencés par la culture américaine, le réintroduisent dans leur langue.

Karen E. Fields, sociologue, et Barbara J. Fields, professeure d'histoire à Columbia, soulignent dans *Racecraft*² que « le mot "race" est trop souvent entendu comme un mot vierge, un terme neutre qui désigne un fait de façon empirique. Ce n'est pas le

1 Pap Ndiaye, *La condition noire. Essai sur une minorité française*, Gallimard, « Folio », 2009. Voir le premier chapitre de son livre.

2 Karen E. Fields et Barbara J. Fields, « *Of Rogues and Geldings* », *Racecraft, Soul of Inequality in American Life*, Verso, 2012, p. 95. Alors que nous rédigeons cette note, les éditions Agone annoncent publier, le même jour que la sortie d'*Ici recommence l'Amérique* d'Eddie Glaude, ce livre sous le titre *La Fabrique de la race. Au cœur de l'inégalité aux États-Unis d'Amérique*.

cas. » Pour l'écrivain et philosophe Thomas Chatterton Williams, « l'antiracisme "éveillé" part du principe que la race est *réelle* – à défaut d'être biologique, elle serait une construction sociale et donc aussi déterminante, sinon plus, rejoignant ainsi les présomptions toxiques du suprématisme blanc, qui insiste également sur l'importance des différences raciales. S'ils aboutissent à des conclusions opposées, les racistes et de nombreux anti-racistes ont en commun l'obsession de réduire les gens à des catégories raciales abstraites³. »

Ici recommence l'Amérique d'Eddie S. Glaude Jr., avec sa plongée dans l'œuvre de James Baldwin, fait écho à ces nouvelles voix américaines. Et c'est une énorme chance que certains travaillent à nous rappeler qu'une société pensée pour tous doit être capable de bien nommer les événements qui la traversent, car mal nommer, c'est ajouter du malheur au monde⁴. Il serait donc temps de trouver le mot juste pour nommer ce qui provoque la discrimination contre la différence, au-delà du racisme.

Rachèle Bevilacqua

3 Thomas Chatterton Williams, *Autoportrait en noir et blanc. Désapprendre l'idée de race*, traduit de l'anglais (États-Unis) par Colin Reingewirtz, Grasset, 2021, p. 167.

4 « *L'idée profonde de Parain est une idée d'honnêteté : la critique du langage ne peut éluder ce fait que nos paroles nous engagent et que nous devons leur être fidèles*. Mal nommer un objet, c'est ajouter au malheur de ce monde. Et justement la grande misère humaine qui a longtemps poursuivi Parain et qui lui a inspiré des accents si émouvants, c'est le mensonge. Sans savoir ou sans dire encore comment cela est possible, il sait que la grande tâche de l'homme est de ne pas servir le mensonge », Albert Camus, « Sur une philosophie de l'expression », *Œuvres complètes*, Tome 1, La Pléiade, 2006, p. 908. « La logique du révolté est de vouloir servir la justice, pour ne pas ajouter à l'injustice de la condition, de s'efforcer au langage clair pour ne pas épaissir le mensonge universel et de parier, face à la douleur des hommes, pour le bonheur », Albert Camus *L'homme révolté*, Gallimard, 1951, p. 352.

Pour un cœur magnifique

Introduction

Dans les pas de Jimmy

Il faisait chaud quand je suis arrivé à Heidelberg, en ce samedi matin. La veille, j'étais encore à Newark, dans le New Jersey. J'entamais mon séjour à l'université de cette ville allemande en tant que lauréat 2018 du prix James W.C. Pennington. Né sur la côte est du Maryland en 1809, Pennington avait fui l'esclavage à l'âge de 18 ans, avait appris à lire et à écrire et fut le premier homme noir à suivre des cours à Yale. Puis il était devenu pasteur et en 1849, la faculté de théologie de Heidelberg lui avait décerné un doctorat à titre honorifique. C'était, à ma connaissance, la première fois qu'une université européenne accordait une récompense académique aussi prestigieuse à un Afro-Américain. Et voici que moi, le garçon débarqué de sa campagne de Moss Point dans le Mississippi qui écrivait des essais sur la religion et la race aux États-Unis, je m'envolais pour une destination lointaine, où je recevrais des lauriers tressés à l'origine pour Pennington dans une université fondée en 1386.

J'ai rencontré James, un jeune diplômé américain issu d'une petite ville du Michigan qui étudiait à Heidelberg, en emménageant dans mon appartement, le n° 64 du bâtiment 2. Il avait été chargé de m'aider à m'installer le jour de mon arrivée. L'ascenseur étant en panne, nous avons gravi trois étages en portant ma valise – le nécessaire pour trois semaines. L'appartement était petit. En ouvrant la porte, je me suis retrouvé directement dans une kitchenette, à proximité immédiate de la douche. La gazinière avait deux brûleurs. En guise de four, un micro-ondes. Cinq pas de plus et j'entraais dans ma chambre-salon-salle à manger. Le lit faisait office de canapé. Puis j'ai repéré mon bureau. À partir de là, le reste n'avait plus d'importance.

Grâce à sa hauteur sous plafond, l'appartement parvenait à ne pas être oppressant, mais il dégageait quelque chose de vieillot et le confort n'était pas sa qualité première. À dire vrai, cette partie du campus de Heidelberg avait fort peu d'attraits (le terme de campus est abusif ici, si on l'entend au sens américain). Tous les bâtiments avaient l'air d'avoir été construits dans les années 1960 et 1970. Des verrues rectangulaires sans grand cachet. Strictement fonctionnelles. James m'attendait à l'extérieur. Il nous restait à acheter mon passe pour le train, faire un saut à l'épicerie et embarquer pour la *alte Stadt* (la vieille ville).

Quand nous sommes entrés dans la gare, j'ai entendu des hurlements. Devant nous, tous les visages étaient tournés vers l'endroit d'où provenait le raffut. J'ai suivi leur regard. Des officiers de police (*Polizei*) s'étaient mis à quatre sur un homme noir. L'un d'entre eux avait posé un genou sur son dos ; les autres lui tordaient les bras. Son pantalon était à moitié baissé. Ses fesses nues exposées à la vue de tous. Les policiers appuyaient sa tête contre le béton comme s'ils cherchaient à y laisser l'empreinte d'une feuille d'arbre.

À chaque fois qu'ils tentaient de le menotter, l'homme laissait échapper un hurlement à vous glacer le sang. La foule l'observait, l'air de spectateurs d'un match de football qui suivent avec détachement le jeu sur le terrain. J'ai examiné ces gens tandis qu'ils regardaient les policiers et cet homme noir. Leurs visages ne trahissaient aucune émotion. Ils étaient impénétrables, pour moi du moins. J'étais à Heidelberg depuis deux heures à peine et déjà les forces de l'ordre maintenaient un homme noir face contre terre sur le béton, un genou sur son dos. Nouveau hurlement. Je ne comprenais pas ses mots pleins de douleur. J'ignorais ce qu'il avait fait, si tant est qu'il eût fait quelque chose. Mais ces cris, eux, je ne les connaissais que trop.

James est devenu rouge comme une pivoine et, allez savoir pourquoi, il a éprouvé le besoin de *me* présenter ses excuses.

Être dans une ville dont vous ne parlez pas la langue vous isole, en quelque sorte. Les mots ne font pas obstacle à votre vision et ce silence vous permet de voir différemment. Durant mon court séjour à Heidelberg, j'ai scruté le paysage : les fleurs sauvages, les rues pavées, les vieux bâtiments que l'on saigne pour en construire de nouveaux. Un tableau somme toute assez triste. Peut-être était-ce dû au passé de ce lieu : les dévastations de la guerre ou la fermeture d'une base américaine, puis les affres des interrogations portant sur l'avenir. J'ai remarqué la blancheur de cette ville (avec une touche de couleur ici ou là, comme ce restaurant de *soul food* où l'on pouvait écouter du Al Green en mangeant de la cuisine éthiopienne) et j'ai entendu la beauté rude d'une langue que je ne comprenais pas. Peu m'importait ce que j'étais en train de vivre, y compris lors de cet épisode initial traumatisant, je n'étais pas aux États-Unis et ça, dans mon esprit, c'était une bonne chose. Je n'étais pas invité sur les plateaux de télévision pour expliquer ce qui venait de se produire à la gare. Je n'avais pas non plus à l'expliquer à James.

Je me suis demandé si James Baldwin avait eu cette impression première, en vivant à l'étranger : celle d'échapper à l'obligation de se préoccuper constamment de ce qui se passait aux États-Unis et de ce que cela provoquait *en lui*. Paris était devenu une sorte de refuge dans sa jeunesse. Tout n'était pas rose, mais au moins, il ne se heurtait plus au mur absurde du racisme et, dans le silence que lui imposait sa méconnaissance du français, il avait tout loisir de se réinventer. C'est épuisant de se retrouver sans cesse à devoir se frayer un chemin entre les présumés assassins que le monde jette sur votre passage, de voir et de lire des histoires d'insultes et de blessures, de mort et d'angoisse, simplement parce que vous êtes noir, ou noir et pauvre, ou noir et trans, ou... Moi, cette rengaine quotidienne me ronge. Je me sens piégé par les informations. Je m'y noie, comme je me noie dans la malveillance d'un pays qui a l'air, ou donne l'impression de prendre l'eau.

Heidelberg m'offrait la distance critique dont j'avais besoin, ainsi qu'un refuge éphémère. Ce petit appartement dans un lieu dont je ne connaissais pas la langue était pour moi, en tout cas, l'occasion de goûter une certaine tranquillité d'esprit, de faire le vide et de prendre le temps de réfléchir à mon pays et à la situation dans laquelle nous nous trouvions¹.

Je me suis attelé à l'écriture de ce livre lors d'un séjour à l'étranger. Cela me semblait judicieux pour écrire sur Donald Trump, la race et l'état de la politique avec le recul nécessaire. Sans compter que Baldwin lui-même affirmait que c'était ainsi qu'il avait réussi à mieux appréhender notre pays. J'avais espéré entamer ce travail d'écriture sur l'île de Saint-Thomas dans un bel appartement surplombant la Mer des Caraïbes, mais l'ouragan Maria avait eu raison de ce rêve. C'est ainsi que j'ai atterri en Europe, soudain conférencier et professeur dans une université où Hegel avait enseigné sa *Phénoménologie de l'Esprit* au XIX^e siècle, avec pour tâche de me pencher sur l'Amérique de James Baldwin et les conseils qu'il a à nous délivrer pour aujourd'hui.

Après une semaine passée à Heidelberg, j'ai pris un avion qui ralliait Francfort à Nice. Je voulais voir la maison de Baldwin à Saint-Paul-de-Vence, du moins ce qu'il en restait. J'avais appris que sa vaste propriété de quatre hectares – où il avait finalement posé ses bagages, dix-sept ans durant, et installé une « table de bienvenue »² – allait être démolie pour y bâtir des appartements de luxe. Par la plus grande ironie, cette image résumait bien la

1 Eddie Glaude commence l'écriture d'*Ici recommence l'Amérique* sous la présidence de Donald Trump et le livre paraît aux États-Unis en 2020, avant l'élection de Joe Biden. (À une exception près, les notes de bas de page sont des traductrices.)

2 James Baldwin considérait qu'il avait un devoir d'hospitalité. Autour de cette table, et sous le toit de sa maison, se mêlaient villageois, artistes connus et anonymes venus d'Amérique, d'Italie, de Tunisie, de Finlande... ainsi que Jeanne Faure, la propriétaire des lieux, une pied-noir aux opinions très ancrées à droite qui devint néanmoins proche de Baldwin. *The Welcome Table* est également le titre d'une pièce inachevée de l'écrivain en exil.

fin de sa vie, à croire qu'elle accomplissait la prophétie contenue dans son témoignage : le capital et le luxe piétinant tout sur leur passage. Pas même son sanctuaire n'était épargné.

C'était la première fois que je voyageais au sein de l'Europe. Personne ne nous a donné de papiers à remplir, ni ne m'a demandé mon passeport. Ce matin-là, je suis sorti de l'avion et j'ai foulé le sol français, tout simplement. Mon chauffeur de taxi, Christophe (en qui je voyais l'homologue blanc et français du Christopher noir du roman de Baldwin, *L'Homme qui meurt*), un gaillard plutôt athlétique qui aurait pu être originaire du New Jersey, a pris la direction de mon hôtel. Il paraissait enthousiaste à l'idée de parler anglais. Je lui ai fait part du motif de ma visite : « J'ai l'intention d'aller à Saint-Paul-de-Vence pour voir les restes de la maison d'un célèbre écrivain afro-américain. » *Les restes*. À m'entendre, j'allais me recueillir sur une tombe.

« Non, non, m'a interrompu Christophe. C'est maintenant qu'il faut y aller. » Plus tard dans la journée, la circulation serait interdite à Nice, m'a-t-il expliqué. La France se préparait pour un bal national qui devait avoir lieu le soir même (étrange quand on y pense, cette histoire de « bal *national* »). Il a brusquement fait demi-tour et nous avons roulé vers la maison de Baldwin.

À Saint-Paul-de-Vence, Christophe a descendu avec moi la Route de la Colle à pied. Je voyais le sommet de grues en action. Nous étions presque arrivés à destination. Bientôt, nous avons pu distinguer la base des nouveaux appartements, des fondations en béton équipées de rails de protection en bois rouges. Des hommes s'affairaient sur le chantier. La vue sur la nature en contrebas était absolument sublime. J'imaginai Baldwin au réveil, probablement vers midi, après une nuit à boire beaucoup et à écrire intensément, un café et une cigarette à la main, qui s'étirait en regardant les grands espaces par la fenêtre. Se préparant pour le jour qui s'offrait à lui. Le bruit de la construction en cours a interrompu la scène – cette fichue masse... Nous sommes enfin arrivés devant ce qu'il restait du bâtiment où avait vécu

Baldwin. D'énormes grues avançaient leur bras. Des bulldozers déblayaient le terrain. Et sur un panneau accroché au mur, on pouvait lire : LE JARDIN DES ARTS : 19 APPARTEMENTS DE GRAND LUXE AVEC VUE MER PANORAMIQUE. RÉSERVEZ MAINTENANT, SOTHEBY'S INTERNATIONAL REALTY.

De l'autre côté du portail, je voyais des pans entiers de la maison encore debout. « Allons voir s'il y a quelqu'un, a proposé Christophe. Ils nous laisseront peut-être entrer. » Je trouvais cela passablement cavalier, mais il a tout de même monté les marches et frappé à la porte. J'avais sans doute l'air affolé. « Qu'est-ce qu'on a à perdre ? » a-t-il demandé, en se tournant vers moi avec un sourire gouailleur. Deux femmes blanches nous ont salués – britanniques, à en juger par leur accent. Elles nous ont pris pour de potentiels acheteurs : un homme afro-américain vêtu d'une chemise de lin bleu et d'un pantalon beige, accompagné d'un guide français tout en muscles. Logique, j'imagine. Je leur ai expliqué que j'écrivais un livre sur James Baldwin et que je souhaitais voir les vestiges de sa maison. Un poil sur la défensive, elles ont déclaré que des travaux de restauration avaient lieu dans le corps du bâtiment, et que ce dernier serait intégré au nouveau complexe. L'autre partie ne tenait plus debout, faute d'entretien, et avait dû être rasée. J'ai insisté. Non sans nervosité, elles ont accédé à ma demande et sont sorties sur le balcon, pour immédiatement nous montrer l'étendue du chantier en décrétant que c'était « trop dangereux ». Ma visite s'est arrêtée là.

On aurait dit une ruine antique au milieu d'un site de fouilles. Le sol avait été soigneusement dégagé, ne restait que la pièce où James Baldwin écrivait autrefois, livrée aux rayons du soleil, seul vestige d'une villa magnifique entourée d'un jardin luxuriant, de palmiers et d'orangers. Le contraste était saisissant avec la nouvelle construction érigée sur la pente : ce qui restait de la maison de Baldwin paraissait vieux, grêlé de cicatrices et résigné. Je me figurais les nouveaux propriétaires en train de se vanter de vivre dans des appartements ayant appartenu

à un célèbre écrivain afro-américain, pour ceux, du moins, qui prendraient la peine de mentionner ce détail – avant d’attirer l’attention sur la vue panoramique. J’ai levé les yeux : le village de Saint-Paul-de-Vence nous surplombait. C’était splendide. J’en avais le cœur brisé.

Des ruines. Exactement ce qu’avait vu Baldwin au cours des dernières années qu’il avait passées aux États-Unis. Il avait vu que là où il y avait avarice et égoïsme, les choses se délabraient avant de s’effondrer. Il avait vu, et ressenti profondément, les effets produits par la trahison de l’Amérique envers la lutte pour la liberté des Noirs au milieu du xx^e siècle : le pays avait refusé, une fois de plus, de tourner le dos au racisme et de puiser dans le meilleur de lui-même, et nos enfants en payaient le prix. En contemplant les ruines et en songeant à l’élection de Donald Trump ainsi qu’à la laideur qui consumait *mon* pays, je me suis interrogé : *Que faire quand on perd foi en son propre pays ?* Pour être tout à fait exact, je n’avais jamais eu *foi* dans les États-Unis, au sens le plus fort du terme. J’espérais qu’un jour les Blancs y cesseraient une fois pour toutes de croire qu’ils comptent plus que le reste de la population. Mais que faire quand cette lueur d’espoir s’estompe et que demeure la conviction que les Blancs ne changeront jamais – que, quoi que nous fassions, le pays restera, au fond, le même ?

Au milieu des gravats du chantier et des panneaux promettant une vie de luxe, le dernier témoignage de Baldwin m’est apparu comme une possible réponse à mes interrogations et l’une des raisons pour lesquelles il fallait que j’écrive ce livre. Il s’était débattu avec une désillusion abyssale après la mort du D^r King³ et s’était pourtant accroché à sa foi en la possibilité d’un jour meilleur où nous pourrions tous nous réaliser – il appelait cela une Nouvelle Jérusalem. J’avais besoin de comprendre comment il avait fait et quelles ressources il avait à m’offrir pour que je puisse faire comme lui en son temps : affronter le côté sombre de mon Amérique.

3 « D^r » fait référence au doctorat en théologie de Martin Luther King.